

JEAN-LOUIS  
**GOURAUD**

# Fou de cheval

100 BONNES (et mauvaises)  
RAISONS DE L'AIMER



**ARTHAUD** POCHE



Fou de cheval

100 bonnes (et mauvaises) raisons  
de l'aimer



Jean-Louis Gouraud

## Fou de cheval

100 bonnes (et mauvaises)  
raisons de l'aimer

**ARTHAUD** POCHÉ

© Flammarion, Paris, 2022.  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0802-6591-3

*À Gilles Lapouge (1923-2020)  
qui, pourtant, préférait les ânes.*



## Avant-propos

### Du coq à l'âne

*Fou de cheval!* Avec un titre pareil, une précision s'impose. Qu'on en soit bien persuadé : il n'est pas absolument nécessaire d'être fou pour aimer les chevaux. Autrement dit, être fou des chevaux n'est pas forcément un signe de folie. J'oserai même dire l'inverse : c'est plutôt, par les temps qui courent, un signe de sagesse.

Jamais dans l'histoire, en effet, il n'a été aussi nécessaire – et aussi urgent – de se rapprocher des chevaux, de les fréquenter, de travailler ou jouer avec eux, afin qu'ils nous aident à ne pas perdre complètement la boule.

Or c'est bien ce qui est en train de nous arriver. Peut-être pas perdre la boule, mais perdre nos repères : oublier notre condition animale, nier notre appartenance au monde vivant, nous croire libérés des contraintes naturelles.

Heureusement – si l'on peut dire –, des coups de semonce viennent à intervalles réguliers nous rappeler à l'ordre. Le dernier en date est celui qui nous a été adressé par un micro-organisme, le Covid,

surgi soudain d'on ne sait où (ni comment), certes minuscule mais d'une puissance et d'une inventivité inouïes. De quoi nous faire réfléchir un peu, au moins, à notre totale dépendance de forces qui nous échappent, et avec lesquelles nous ferions bien de nous réconcilier, après avoir eu si longtemps tendance à les défier.

C'est ce qu'ont compris depuis toujours les « primitifs » adeptes du chamanisme, et autres croyances animistes : l'homme fait partie du monde vivant mais n'en est pas le maître. Il en est au contraire l'esclave et sa seule sauvegarde possible consiste à s'y soumettre ou, du moins, à le respecter.

De ces obligations, nous les hommes, nous avons cru pouvoir nous passer, grâce à notre prétendue supériorité, notre génie, notre ingéniosité. Jusqu'à ce que nous commencions à nous apercevoir que cette ingéniosité-là pouvait se retourner contre nous. La fonte de la calotte glaciaire, le réchauffement climatique, les trous dans la couche d'ozone sont le résultat de nos bricolages, de notre technologie, de nos brillantes inventions, de nos « progrès » scientifiques. L'intelligence artificielle, les robots, la cybernétique ne compensent pas et ne compenseront jamais l'exploitation abusive des ressources naturelles : les océans, les forêts, les sous-sols.

L'urbanisation, la mécanisation, l'informatisation, loin de nous rapprocher les uns des autres, nous ont isolés ; et ont abouti à un curieux paradoxe : plus l'humanité est « connectée », plus elle est, en vérité, déconnectée de ses bases, de ses racines, de sa « sauvagerie ».

C'est là que le cheval peut jouer un rôle majeur. Par sa vitalité, son énergie, sa spontanéité, sa générosité, le cheval peut nous aider à renouer avec notre propre animalité, à nous redonner un sentiment d'appartenance au reste du monde vivant, à servir d'intermédiaire entre nous et l'univers, nous et le cosmos.

Mon ami Marc-André Wagner (1960-2010) l'a dit beaucoup mieux que moi : « le cheval reflète toujours une relation d'échange entre les hommes et les dieux <sup>1</sup> ».

Bonne occasion de redire ici ce dont je suis tellement persuadé que je l'ai souvent proclamé : à défaut d'être lui-même un dieu, le cheval est – à mes yeux, en tout cas – une preuve de l'existence de Dieu. Ce que Spinoza (1632-1677) a d'ailleurs plus ou moins confirmé en écrivant que le cheval, à la différence de l'homme, offre une sorte de perfection de l'être.

Bien que cette belle pensée philosophique puisse être sujette à diverses interprétations (parfois contradictoires), je retiens pour ma part celle qui consiste à considérer le cheval comme un être mieux raccordé que l'homme à Dieu – c'est-à-dire à la nature.

Ce à quoi je me permettrai d'ajouter, pour en finir avec les bondieuseries, que si, comme l'affirmait le titre d'un vieux film (1950) de Jean Delannoy, *Dieu a besoin des hommes*, aujourd'hui, l'homme a besoin des chevaux.

Dès lors, tout s'explique. Cette attention extrême, et sans doute excessive, que je porte à la moindre

---

1. *Dictionnaire mythologique et historique du cheval*, Le Rocher, 2006.

présence du cheval dans nos vies quotidiennes : dans la politique, dans la littérature, dans la musique, dans les religions. Cette vigilance obsessionnelle à détecter le moindre indice de la place qu'il occupe encore dans la vie des hommes. Une omniprésence qui, je le dis franchement, me rassure, me permet de penser que tout n'est pas foutu.

Dans chacune des manifestations de leur proximité avec nous, je vois une raison supplémentaire d'aimer les chevaux, qui renforce le désir que cette extraordinaire alliance, ce pacte qui lie nos deux espèces depuis plus de cinq mille ans, ne soit jamais rompue.

J'exerce cette fonction de sentinelle depuis plus de dix ans en tenant dans la principale gazette de la spécialité, le mensuel *Cheval Magazine*, une chronique dans laquelle j'essaie d'attirer l'attention sur ce qui va bien ou ce qui va moins bien non seulement dans le monde du cheval, mais aussi, et surtout, dans le monde tout court.

Pendant sept ans (de 2008 à 2015), cette chronique a eu pour titre « Ruades », jusqu'à ce qu'il me paraisse nécessaire d'atténuer le côté un peu violent de cet intitulé. Je l'ai remplacé par l'expression « Grain de selle », qui m'a semblé plus bienveillant, et plus proche de ce que sont en réalité mes petites chroniques : des bavardages relatifs à l'actualité. J'aurais aussi bien pu choisir des expressions du genre « un cheval dans la soupe » ou « un chevaux sur la langue », mais on m'aurait encore accusé de n'être pas sérieux.

Les quatre-vingt-trois chroniques parues sous le titre « Ruades » ont été réunies en un petit livre

édité en 2015<sup>1</sup>. Les soixante-cinq chroniques parues sous le titre « Grain de selle » (entre janvier 2016 et septembre 2021) composent l'essentiel du présent ouvrage. J'y ai ajouté, pour arriver au chiffre cent, des textes de même nature parus dans d'autres gazettes que *Cheval Magazine* ayant bien voulu accueillir elles aussi mes propos d'écurie.

Le lecteur se sentira peut-être un peu bousculé, trimbalé d'un sujet à l'autre, passant sans transition d'une époque à une autre et, sans crier gare, d'une région à une autre. Ces sensations seront parfaitement justifiées car, inspirées des turbulences d'un monde en pleine ébullition, mes chroniques en ont subi le contrecoup. On voudra bien ne pas m'en faire grief. Ce n'est pas moi qui manque ici de logique, de cohérence, de suite dans les idées : c'est le monde.

À cette situation, je prendrai toutefois ma part de responsabilité. Commentant un autre recueil de mes chroniques<sup>2</sup>, un éminent anthropologue, François Pouillon, directeur d'études (aujourd'hui émérite) à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) a cru pouvoir écrire que, dans mes œuvrettes, « le cheval est le plus court chemin pour passer du coq à l'âne ». Avant d'ajouter : « Pourtant, à les lire en continu, ces chroniques sont moins disparates qu'il n'y paraît. » Merci, professeur !

À mon tour de venir à votre secours, cher François Pouillon, en soulignant qu'il n'y a d'ailleurs pas

---

1. Éditions Favre, Lausanne.

2. *La Bride sur le cou*, Actes Sud, 2013.

autant de distance qu'on le croit entre le cheval, le coq et l'âne.

Commençons par la volaille. On peut observer que le mot « poulain » a la même origine que le mot « poule » : tous deux ont pour étymologie un mot latin, *pullus*, qui désignait un petit animal. Ce même mot a donné *pony* en anglais avant d'être adapté en français sous une autre orthographe (poney). Il a donné aussi les mots de « pouliche », « poulinage » et « poulinière ».

En ce qui concerne les ânes, c'est encore moins compliqué. Les ânes et les chevaux font partie de la même grande famille des équidés, à laquelle appartiennent aussi les zèbres, les onagres, les hémiones, les mulets, les bardots. Et, bien sûr, les licornes, les centaures et les chevaux ailés...

Personne n'est obligé d'avoir la même affection pour chacune de ces espèces. Pour moi, le cheval reste très au-dessus de toutes les autres, à cause de tout ce qu'on va lire dans les cent petits textes qui composent ce recueil. Mais pour d'autres, ce serait plutôt l'âne.

C'était le cas, en particulier, de mon ami Gilles Lapouge, à qui j'ai malgré tout dédié cet ouvrage. Lorsqu'à Saint-Malo, le 4 mai 2017, en tant que président du jury du prix Nicolas-Bouvier, il eut à me féliciter d'avoir reçu cette prestigieuse récompense pour ma *Petite géographie amoureuse du cheval*<sup>1</sup>, Gilles tint un petit discours embarrassé dans lequel il avoua avoir une certaine aversion pour les chevaux, à ses yeux trop guerriers – et une nette préférence

---

1. Belin, 2017 ; Babel, 2020.

pour les bourricots, qu'il trouvait plus pacifiques. En le remerciant, je lui fis remarquer que c'était là une chose au moins qu'il avait en commun avec le Christ !

Cette sainte proximité lui vaut sans doute d'être aujourd'hui dans un paradis où les ânes – je suppose – gambadent librement et où – je l'espère – quelques chevaux seront là pour m'accueillir bientôt, lorsque je l'y rejoindrai.



# 1

## Bêtise humaine

Dans un article consacré à la Société protectrice des animaux, le journaliste d'un célèbre quotidien du soir (*Le Monde* du 17 octobre 2015) rappelle les circonstances dans lesquelles cette respectable institution a été créée : « Un jour de septembre 1843 [raconte-t-il], un médecin, Pierre Dumont de Monteux, est horrifié en voyant dans une rue de Paris un charretier malmené un cheval attelé à une carriole, le fouetter, le battre pour qu'il avance enfin. » C'est en assistant à cette scène lamentable que le brave docteur aurait eu l'idée de fonder la fameuse SPA, assez vite reconnue d'utilité publique par Napoléon III.

Un demi-siècle plus tard, une scène du même genre se déroule à Turin (Italie), sous les yeux, cette fois, d'un célèbre philosophe, Friedrich Nietzsche. Ce dernier, souffrant de maux divers, a obtenu d'être mis à la retraite anticipée par l'université de Bâle où il enseignait, alors qu'il est à peine âgé de 35 ans. Il profite de cette liberté pour produire quantité d'œuvres majeures (dont la plus connue est *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1883) et pour voyager : à Rome, à Nice, à Venise – et à Turin.

C'est là que, en janvier 1889, en déambulant sans but dans les rues, il voit un cocher rossant son cheval pour le faire avancer. Nietzsche ne supporte pas le spectacle, il se rue sur la brute, l'invective, provoque un scandale. Un attroupement se forme. Le philosophe tient des propos de plus en plus incohérents et doit être hospitalisé. Ayant sombré dans une sorte de prostration, il ne produira plus aucun texte, et s'éteindra quelques années plus tard, le 25 août 1900, sans avoir retrouvé la raison.

Plus d'un siècle après, il est encore possible, hélas, d'être témoin de scènes de ce genre. Ce fut le cas, par exemple, au beau milieu de l'été 2015, à Barcelone (Espagne) où l'on vit un cocher maltraiter son cheval qui, accablé par une chaleur caniculaire, refusait de tirer le fiacre auquel il était attelé. Son attitude finit par provoquer, là aussi, un attroupement. Et seule la crainte de la colère de la foule amena le propriétaire à faire enfin appel à un vétérinaire, qui, hélas, n'eut pas d'autre choix que d'euthanasier la pauvre bête.

Si le spectacle de la brutalité à l'égard d'un cheval de coche a pu déclencher, on l'a vu, chez les uns compassion et générosité, chez les autres colère et consternation, il provoque plutôt chez moi une totale incompréhension devant ce grand mystère qu'est la bêtise humaine. Tout en m'empressant de faire observer que le mot « bêtise » est fort mal choisi, puisqu'ici le plus bête (et méchant) des deux n'est pas l'animal.

## 2

### L'équitation affective

Je pensais que j'allais m'ennuyer à mourir. Invité à assister à Saumur à un colloque – un de plus ! – organisé, celui-là, par le ministère de la Culture, je m'attendais au pire : une succession de communications soporifiques, comme c'est généralement le cas dans ce genre d'assemblée. D'autant plus que son intitulé (« Le cheval, ses patrimoines et la vie des territoires ») n'était pas vraiment affriolant. Surmontant mes craintes, et prenant mon courage à deux mains, je m'y suis tout de même rendu (c'était le 16 octobre 2015).

Je ne l'ai pas regretté. Car il fut le cadre d'une joute oratoire assez vive mais très instructive entre deux éminents intellectuels ayant en commun l'amour du cheval et la passion de l'équitation : Sylvie Brunel et Jean-Pierre Digard.

La première, professeure de géographie à la Sorbonne, auteure de livres à succès et élèveuse de chevaux dans la Drôme, défendait la place et le rôle de ces « nouveaux équitants » que sont les enfants, les femmes, les amateurs, les randonneurs, voire les propriétaires de chevaux qui se contentent parfois de

les contempler, les bichonner, les cajoler sans jamais les monter – bref, ce qu'on pourrait appeler les pratiquants d'une équitation piétonne (!). En bonne universitaire, Sylvie Brunel trouva bien sûr une façon plus sérieuse de désigner cet ensemble hétéroclite de relations au cheval et de pratiques plus ou moins équestres : l'équitation affective, dont la généralisation finit par constituer, de nos jours, une véritable économie de l'affection.

À peine prononcés, ces propos firent bondir de son siège, tel un diable jaillissant de sa boîte, l'illustre Jean-Pierre Digard, directeur de recherche émérite au CNRS, membre de l'Académie d'agriculture et utile lanceur d'alerte dans le monde du cheval : « Attention ! s'est-il écrié. Mettre trop d'affectivité, de sentiments, de compassion dans nos relations avec les chevaux risque de les étouffer et, de réglementations en restrictions sur leur utilisation, de déboucher, à terme, sur la disparition pure et simple des activités équestres – et donc du cheval. »

Stop ! Halte au feu ! Derrière leur apparente contradiction, les deux respectables savants disent, en fait, la même chose. Ils poursuivent, du moins, le même but : prolonger la longue histoire de la relation homme-cheval au-delà des temps où le second n'était que le serviteur du premier, l'outil ou l'accessoire de ses travaux et de ses loisirs. Sylvie Brunel et Jean-Pierre Digard, même combat ! Tous deux souhaitent que le cheval reste notre compagnon, un compagnon digne de tous nos bons soins, sans devenir pour autant un animal tellement protégé qu'on n'oserait plus y toucher, ce qui serait alors, en effet,

le meilleur moyen de le faire disparaître. Les chevaux ont déjà disparu – et c'est tant mieux – des champs de bataille et des champs de labour. Ne les faisons pas disparaître – de grâce – des hippodromes, des centres équestres, des carrières, des chemins de promenade, ni même, pourquoi pas, du pré ou du petit bout de jardin où il est si bon de les voir prospérer.

### 3

## Deux écrivains

Sombre début d'année : deux grands écrivains ayant beaucoup contribué à la gloire littéraire du cheval se sont éteints en janvier (2016).

Michel Tournier, le 18. Germaniste distingué, il ne lui déplaisait pas d'avoir un nom qui, prononcé à l'allemande, signifie concours hippique (la même racine a donné, en français, le mot « tournoi ») ! Il est l'auteur, parmi d'autres ouvrages remarquables, d'un chef-d'œuvre, qui lui valut le prix Goncourt en 1970, *Le Roi des Aulnes*, dans lequel il fait une description lumineuse de la vraie nature du cheval. Il s'amuse à opposer le cheval au cerf et, dans un autre essai (*Le Miroir des idées*), au taureau. Les animaux à cornes, explique-t-il, ont leur défense à l'avant ; chez le cheval, elle est à l'arrière : c'est la ruade. Les premiers ont toute leur force dans leur avant-main, leur encolure : ce n'est pas pour rien que, pour désigner un fonceur, on parle d'un cou de taureau ! Le cheval, à l'inverse, est construit à partir de sa partie postérieure : puissance (et beauté) de la croupe, propulsion par l'arrière-train.

Décédée deux jours plus tard, Edmonde Charles-Roux aussi avait l'amour du cheval, qu'elle avait beaucoup fréquenté, dans sa jeunesse, et le goût de la belle équitation, qu'elle conserva jusqu'à un âge fort avancé. Ainsi m'avait-elle demandé, alors qu'elle avait largement dépassé sa quatre-vingtième année, de l'emmener voir les gracieuses chorégraphies de l'Académie équestre de Versailles, aussi bien que les audacieuses exhibitions du théâtre Zingaro. Car Edmonde Charles-Roux, c'était cela : à la fois l'élégance et l'aventure. C'est aussi ce qui l'avait séduite chez Isabelle Eberhardt, cette hardie jeune femme (1877-1904) née en Suisse d'une mère issue de la noblesse russe, partie en Algérie, où elle écrivit quelques très beaux textes et épousa un spahi, Slimane Ehni, à laquelle Edmonde Charles-Roux consacra une biographie monumentale (*Un désir d'Orient*, en 1988, et *Nomade j'étais*, en 1995).

Cohabitaient en effet chez cette dernière quelque chose d'altier, de distingué, d'aristocratique et quelque chose d'intrépide, de courageux, voire de téméraire, qui l'amena aussi bien à s'engager, lorsque la guerre éclata, comme ambulancière (elle sera blessée à Verdun et décorée de la Croix de guerre) qu'à diriger avec classe le plus chic des magazines de mode (*Vogue*), à épouser sur le tard (passé la cinquantaine) le maire socialiste de Marseille qu'à présider l'Académie Goncourt, où elle succéda à un autre écrivain cavalier, François Nourissier.

## 4

### Une source de bonheur

Celui qui a inventé la formule est l'académicien Dominique Fernandez, qui avait donné à son livre *Le Voyage d'Italie*<sup>1</sup> le joli sous-titre de « dictionnaire amoureux ».

Son éditeur, l'astucieux Jean-Claude Simoën, se dit alors que l'idée pourrait s'appliquer à d'autres sujets que l'Italie, mais aussi à l'Amérique, à l'Espagne, à la Grèce, à l'Inde, et également, pourquoi pas, à la chasse, à l'opéra, au rugby ou même au diable !

Ainsi est née en l'an 2000 la fameuse collection des « Dictionnaires amoureux », riche d'une centaine de titres, dans laquelle figure naturellement un volume consacré au cheval, rédigé par un ancien jockey, le journaliste Homéric.

Dans un *Dictionnaire amoureux de l'Orient*, signé René Guittou, éminent spécialiste des religions et philosophies dans cette région du monde où fut inventée l'écriture, où sont nés les trois grands monothéismes et où brillèrent tant de civilisations

---

1. Plon, 1998.

– dont la nôtre est héritière –, un article souligne fort opportunément ce qui avait échappé à bien des orientalistes : ce qu'il y a de commun entre toutes les grandes cultures qui forment aujourd'hui l'Orient – les mondes berbère, arabe, turc et persan – c'est l'islam, certes, mais c'est aussi la passion du cheval. Les deux paraissent d'ailleurs liés, si l'on en croit ce verset du Coran cité par René Guittou : Dieu dit au cheval « tu seras pour l'homme source de bonheur ».

Qu'il est bon, en cette période de haute tension entre les religions, les civilisations, les peuples, d'entendre enfin parler non plus de haine, mais de bonheur, et de trouver entre Orient et Occident des points communs, des passerelles et des raisons de se comprendre. Le cheval en fait partie, et le dictionnaire – très amoureux – de René Guittou y contribue.

## 5

### Royal cabot

Tout le monde sait qui est Caligula.

Même ceux qui n'ont pas attendu la récente décision de la ministre de l'Éducation nationale de supprimer les études classiques pour éviter d'apprendre le latin ont entendu parler de cet empereur romain à moitié fou qui vivait dans la débauche et prenait plaisir à terroriser son entourage.

Cet horrible despote avait toutefois une grande qualité : il aimait les chevaux. Et tout particulièrement l'un d'eux, appelé Incitatus, qu'il traitait comme un prince, logé dans une écurie de marbre disposant d'une mangeoire en ivoire, l'encolure ceinte d'un collier de pierres précieuses. Le principal biographe de Caligula (né en l'an 12, assassiné en l'an 41), l'historien Suétone, insinue qu'il envisagea même de nommer son cheval consul.

Certains prétendent que, près de vingt siècles plus tard, le président François Mitterrand eut une idée du même genre, songeant à nommer sa chienne (appelée Baltique) au Conseil économique et social. Mais c'était une plaisanterie, bien sûr...

En revanche, ce qui s'est produit fin 2015 en Thaïlande n'est pas du tout une plaisanterie : un jeune homme de 27 ans a été arrêté par la police pour s'être moqué sur Facebook de Tongdaeng, la chienne du roi de l'époque, Rama IX. Il risque une peine de prison pouvant aller jusqu'à quinze ans de réclusion pour crime de lèse-majesté. En Thaïlande, en effet, on ne rigole pas avec ce qui touche à la famille royale, y compris les animaux de compagnie.

Considéré comme un demi-dieu, resté sur le trône pendant près de soixante-dix ans, le roi de Thaïlande Rama IX a longtemps détenu le record mondial de longévité au pouvoir. Et sans doute aussi celui de l'amour fou pour un clébard. Au point d'avoir ordonné qu'un film lui soit consacré. La sortie de ce dessin animé a constitué le clou des festivités qui ont marqué, en décembre 2015, le 88<sup>e</sup> anniversaire du souverain.

Son successeur, le prince Vajiralongkom, devenu roi de Thaïlande le 6 mai 2019 sous le nom de Rama X, a hérité de son père non seulement le trône, mais la folie « animalitaire » : il avait bombardé son chien Foufou (décédé en février 2015) maréchal de l'armée de l'air !

Ne nous moquons pas des Thaïlandais. En France, c'est sûrement un âne qui, au ministère de l'Éducation nationale, a décidé de supprimer l'enseignement du latin.

## 6

### Musique en tête

Les chevaux aiment-ils la musique ?

Beaucoup le croient. Dans l'Antiquité déjà, on était persuadé qu'elle pouvait avoir, du moins, une certaine influence sur la fertilité des juments. C'est ce que rapporte Maurice Hontang dans son fameux essai, *Psychologie du cheval*, déjà ancien (1971) mais pas complètement démodé ! De nos jours, il n'est pas rare que moniteurs ou palefreniers branchent leurs transistors à tue-tête dans les écuries, jurant que cela « distrait » les chevaux qui, sinon, s'ennuieraient ferme dans leur box.

Quelques rares savants ont voulu étudier sérieusement la question. L'un d'eux, Louis-Adolphe Guénon, était vétérinaire militaire. En 1898, il publia un petit livre de 136 pages intitulé *Influence de la musique sur les animaux et en particulier le cheval*, duquel il ressort que quatre chevaux sur cinq sont en effet sensibles à la musique, et qu'ils préfèrent la flûte au violon.

Un autre expérimentateur, le « physiologiste hippologue » Jean de Goldfiem, après s'être penché à son tour sur la question, a cru pouvoir confirmer

dans son manuel d'hippologie en huit volumes (1974) que oui, les chevaux, animaux à l'ouïe fine, sont influencés par ce qu'ils entendent : « si les sons paraissent harmoniques, le cheval augmente son tonus et sa condition. S'ils sont discordants... cela le déséquilibre dans ses allures. » C'est pourquoi, conclut de Goldfiem, « le jazz est proscrit dans l'équitation » !

Une jeune start-up, HorseCom, qui se présente comme une société concevant et développant des technologies « pour améliorer les capacités, le bien-être et les performances du cheval », propose aujourd'hui un kit « permettant de mieux gérer le stress du cheval au travail » grâce à un système dont la pièce principale est un bonnet disposé au sommet du crâne de l'animal. Des écouteurs sont placés au niveau de chaque oreille et, entre les deux, un récepteur connecté en Bluetooth au smartphone du cavalier permet à ce dernier de chuchoter réellement à l'oreille de sa monture ou de lui faire entendre de la musique. Le tout aurait fait l'objet d'études scientifiques par « une équipe pluridisciplinaire composée d'éthologues et de chercheurs de l'université de Caen ».

Au moment où la presse spécialisée signalait le lancement de ce gadget technologique, présupposant la sensibilité des chevaux à la musique, sortait en librairie un ouvrage annonçant une découverte plus étonnante, plus incroyable, plus prodigieuse encore : les plantes, elles aussi, sont sensibles à la musique !

Non seulement elles entendent, mais elles voient et elles sentent. Dans son livre *La Plante et ses*

*sens*<sup>1</sup>, le professeur Daniel Chamovitz, biologiste à l'université de Tel-Aviv, cite par exemple le cas d'une plante qui danse. Légumineuse asiatique, la *Desmodium gyrans* (nom savant) « agite ses folioles dès que la musique ou des ondes sonores comme la voix lui parviennent », écrit dans son compte rendu Sabah Rahmani (*Le Monde* du 2 mars 2016) avant de rappeler que, comme les chevaux, les végétaux ont été depuis longtemps soumis à divers tests sonores, d'où il ressort que « le classique et le jazz favoriseraient la croissance des plantes, alors que le [rock] metal les tuerait » !

À bon entendeur, c'est le cas de le dire, salut !

---

1. Buchet-Chastel, 2014.

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| 89. Chevaux fabuleux .....            | 237 |
| 90. Licornes et rhinocéros.....       | 239 |
| 91. Kirghizizi .....                  | 241 |
| 92. Emploi et bien-être.....          | 245 |
| 93. Mêmes combats .....               | 248 |
| 94. Au grand air.....                 | 251 |
| 95. Magasins de porcelaine .....      | 255 |
| 96. Peurs réciproques .....           | 258 |
| 97. Chevaux de trait .....            | 263 |
| 98. Voir ailleurs .....               | 266 |
| 99. Palefrenier, métier d'avenir..... | 268 |
| 100. Exposition universelle.....      | 270 |
| <br>                                  |     |
| Sources .....                         | 275 |
| Index .....                           | 277 |

*« Pour dire vrai, la relation entre le cheval et l'homme est une bizarrerie, une anomalie, une étrange affaire puisqu'elle consiste en un rapprochement entre deux espèces que tout oppose, une alliance presque contre nature : celle d'un carnivore avec un herbivore, d'un chasseur avec un gibier. Cela a été souvent souligné, mais jamais avec suffisamment d'insistance, car cette particularité détermine la vie orageuse de ce couple insolite, improbable ou, à tout le moins, mystérieux. »*

Oublier notre condition animale, nous croire libérés des contraintes naturelles. Jamais dans l'histoire, il n'a été aussi nécessaire de se rapprocher des chevaux, pour ne pas perdre complètement nos repères. Par leur vitalité, leur énergie, leur spontanéité, leur générosité, les chevaux peuvent nous aider à renouer avec notre propre animalité.

Depuis plus de dix ans, inspiré des turbulences d'une époque en pleine ébullition, Jean-Louis Gouraud exerce une fonction de sentinelle en tenant dans le mensuel *Cheval Magazine* une chronique dans laquelle il essaie d'attirer l'attention sur ce qui va bien ou moins bien, non seulement dans le monde du cheval - mais aussi, et surtout, dans le monde tout court. Un formidable coup de sabot sur notre société contemporaine.

*Écrivain et éditeur français reconnu comme historien et encyclopédiste du cheval et de l'équitation, **Jean-Louis Gouraud** œuvre pour la valorisation du cheval dans le milieu littéraire et pour la reconnaissance d'actions et de lieux équestres historiques.*